

Alena MEAS

Histoires



Bibliothèque Francopolis n° 8

Mai-juin 2023

*

Il ne voyait pas l'oiseau qui chantait ; de sa fenêtre, il ne le voyait pas. Le chant était pénétrant, il avertissait de la fin d'une saison. L'hiver s'en allait, c'était irrémédiable, le chant congédiait la neige, le froid, le mauvais temps.

De sa fenêtre, il voyait un arbre, mais l'arbre ne bougeait pas, dépouillé, squelettique, ne promettait encore aucune feuille, aucun bourgeon. Tout cela allait arriver plus tard, pour l'instant la saison hésitait dans un entre les deux, timorée, lente, découpée par les jours gris et par leur écho sourd qui rappelait qu'aucune avancée ne se fasse au détriment de la chair. Le vent apportait la nuit, elle sédimentait par les strates, le crépuscule durait depuis un moment, rallongeait les doigts qui se saisissaient du cœur et le pressaient d'une main invisible. Ces fulgurances, cristallisant sur la rétine, il les accumulait dans la poitrine. Le soir arrivait sans avertissement ; l'oiseau perché sur la branche lançait sans cesse les quelques notes qui repêchaient le reste de la lumière et l'étaient sur le ciel qui, lui-même, se refermait progressivement, au fur et à mesure que l'oiseau s'épuisait et sa voix s'atténuait. L'obscurité ne se posait pas sans fendre l'espace et sans s'approprier ses lamelles, une par une. Cela ressemblait un peu à une danse pendant laquelle on se tient par les mains et on s'incline presque à chaque pas.

L'oiseau se tut, les rouages de cet immense mécanisme bondirent vers l'avant, devant ses yeux la matière épaississait, le monde gagnait en densité. Le ciel recueillait la progression de l'effacement avec une résignation, celle des haillons de nuages qui n'avancent plus, qui se sont figés et couvrent sans peser.

De là où il se tenait, il témoignait seulement de ce ravissement de contours, de cette disparition lente de la réalité. Les traits faiblissaient, instinctivement, il les laissait partir avec la lumière. Les cloches sonnèrent. Le son tira à lui toute attention, entendre était saigner ; le cœur battait et éclatait, il regardait de la fenêtre, le ressac de la ténèbre, la rue remua en sursaut quand l'éclairage électrique s'alluma et tailla les ombres.

*

La nuit venait à grands pas, et lui, il se tenait là presque vulnérable, il savait que cette nuit il allait rêver d'elle, encore une fois cette femme viendrait pour lui tenir compagnie. La plupart du temps, elle reste silencieuse, simplement vêtue d'une robe qui épouse ses formes avec une certaine fluidité. Quand elle bouge, ses gestes s'harmonisent avec ce qui l'entoure, l'impression d'un grand calme surprend celui qui la regarde. Dans ses mains, le présent trouve un autre sens, glissant sur les apparences, frôlant la gravité des choses sacrées.

Elle a un charme difficilement définissable, un faible nimbe entoure son être, quand elle avance dans l'obscurité, quand elle arrive. Elle a un visage pâle, dans lequel les yeux de velours embrassent au-delà de l'espace-temps une certaine idée de l'éternité. D'où vient-elle ? Ses lèvres ne répondent jamais à des questions superficielles.

*

Elle vient sur la pointe des pieds, soucieuse de se glisser dans son rêve et de ne pas se faire remarquer. Pourtant, sa présence éblouit. Souvent, elle est hésitante avant d'entrer dans la chambre, elle s'arrête dans le cadre de la porte et attend quelques instants avant de s'approcher davantage, comme si elle était incertaine et désirant de ne pas déranger. Ses gestes sont discrets, et s'accordent à l'obscurité, la sérénité se répand autour d'elle, lorsqu'elle pose les pieds sur le parquet et aligne ses pas en direction du lit, lorsqu'elle s'assied au bord et tend la main vers lui. La main touche sa poitrine, il est éveillé et sent ce toucher plein de vie. Il a envie de dire quelque chose, mais il est effrayé, il a peur qu'un seul mot la fasse disparaître, qu'elle se dissipe comme la brume au-dessus de l'étang.

Alors, il cherche des correspondances. Muettes. Les yeux se rencontrent et signifient. Les yeux de velours se font infinis, et portent en eux le poids des constellations les plus fabuleuses. Ce qu'il perçoit ne rassure point ; ne pourrait-il s'égarer à des milliers d'années de lumière, s'éloignant de sa chambre. La distance semble se dessiner sur l'iris, qui soudainement prend une teinte violette.

Dans son rêve, la femme se penche sur lui, mais ne l'embrasse pas, il sent son haleine au parfum de jonquilles s'approcher de son visage sans rien de plus que ce frôlement de l'air odorant sur sa joue, peut-être un soupire presque inaudible, estompé par l'épaisseur de la nuit. Il reste immobile, fasciné par cette apparition, par la fluidité avec laquelle elle occupe l'espace, par la timidité, presque bouleversante, avec laquelle elle vient à lui.

*

L'écho de sa voix ressuscite dans les veines. Il dit qu'aimer est une chose insaisissable. Il recueille les fragments des mots, les syllabes solitaires envoyées à travers les vitres. Les mots transparaissent incomplets, pourtant leur sens est entendu malgré la distance.

Aimer, c'est marcher sur la lame du rasoir dans l'éblouissement d'une lumière sauvage. Aimer, c'est malmener la raison et s'en sentir libre. Aimer, c'est frissonner à chaque fois que sa voix revient.

J'ai voulu en savoir davantage de cette soumission. La silhouette coïncide avec l'aube, ne cache pas l'émotion, trempe les pieds dans la rosée et rappelle le premier rayon en le priant de revenir et éclairer l'œil scellé sous la paupière. Un corps errait toute la nuit. Aimer, c'est le ramener jusqu'à ici et lui offrir un visage neuf. L'oiseau chanta, incertain de la réponse. L'écho de sa voix ressuscite dans les veines. Saturé d'éclaircies, refusant de s'éteindre. L'homme et la femme se levèrent de leur couche partagée par la fraîcheur.

*

La totalité du soir se teinte de rouge. La porte s'était ouverte sur la pénitence de l'obscurité, qui s'agenouillant devant le seuil prie pour un passage moins périlleux. Il s'incline aussi, ne sachant pas qui inviter et qui laisser dehors.

L'oiseau chante et vérifie que celui qui passe est pur. Il sait qu'il ne peut pas secourir celui qui égraine les minutes et actionne les cloches. Il sait qu'il ne peut pas résoudre l'énigme à sa place. Entre-temps, la femme rencontre l'homme dans un verger anonyme pour lui tendre la pomme qui a mûri au milieu du chaos. Le soir couvre leur innocence d'un voile de fumée. N'est-il pas encore trop tôt pour que le fruit soit consommé ? Loin d'eux, il se déshabille de sa maladresse et se couche enfin dans un lit quatre fois plus grand que sa chambre, dont le papier peint brûle chaque nuit. Ses mains pansent le noir qui s'accumule au bord de la fenêtre. Avant de s'endormir, il dépoussière les étoiles, combien même elles s'étaient voilées.

*

Il n'a jamais cessé d'exister, pourtant il s'efface, se dissipe, disparaît. Au hasard de ses affections, toute femme qui s'était présentée à lui se perdit. Damnées toutes. Sans lui en vouloir, elles étaient toutes abandonnées.

Priez pour son amour ! Qu'il donnait à tour de bras, jusqu'à l'épuisement. Puis, il les délaissait toutes. Il n'y avait pas de justice dans ses décisions, la passion prenait dessus.

Les femmes lui tournaient autour, soumises. Elles déployaient leur charme à le séduire, et lui, il riait aux éclats. On étouffa l'affaire, lorsqu'il s'était mis à égorger quelques-unes des plus belles. Il disait que la beauté dérangeait. Il les aurait toutes tuées, s'il n'était pas déclaré dément et enfermé à l'asile, où il redemande chaque jour un verre de lait chaud avec du miel à la place des calmants.

*

Assurée de sa fertilité, elle se lança sur les traces de la première neige. Immaculée.

L'hiver passa et elle traversa plusieurs pays avant de reconnaître que son acharnement était vain. Cette année, il ne neigea pas.

Il lui fallut attendre les confins du printemps pour en être sûre. Le ciel resta fermé pendant tout le temps qu'elle attendait l'enfant. Son ventre gonflait sous les jupes.

Quand les bourgeons éclataient, elle ressentit un mouvement en elle ; elle en était bouleversée, et cherchait à ne pas oublier cet instant. Ce n'était pas qu'elle l'assimilait à l'éternité, elle savait que tout était fugace, mais elle considérait que son fruit réjouirait le monde entier, qu'avec lui, la joie reviendrait.

*

Il ne cherchait plus à faire souffrir. L'air avait tiédi, le printemps arrivait. Son cœur se donnait généreusement, il abordait les femmes avec assurance, il offrait son amour et récupérait beaucoup d'affection. L'échange était vif, l'air frais teintait ses joues d'un rose éclatant. Il était en bonne santé, et voulait satisfaire. On avait de grands espoirs pour lui, il entreprenait toutes sortes d'actions et comblait les attentes.

Le désir – il le ressentait intensément depuis que les jours se rallongeaient, depuis que les oiseaux l'alertaient d'un possible éclatement. L'air avait tiédi, le printemps arrivait. Les femmes le suivaient et le bénissaient de leurs mains de passionnées, elles le suivaient jusqu'à en être meurtries, il les aimait toutes.

*

Il pleuvait tout le ciel, jusqu'à la dernière goutte qui tomba avec la nuit d'un coin gris et froid. Il reprenait les forces après un long combat avec la lâcheté. Il ne recula pas. La pluie lubrifiait l'air, allié sans attaches, facilement reconnaissable d'après sa transparence et son manque de poids. Les rues filèrent vers la campagne, et lui, il redemanda à être accompagné par un chien et un ange, qui apparurent aussitôt à ses côtés.

Les gouttières chantaient la virilité des cascades qu'elles avalaient volontairement, avec la pénitence d'eau souillée. Il ne comprenait pas pourquoi il fallait faire face à un tel déluge, son monde disparaissait sous l'eau, et lui, il se sentait fatigué, fatigué d'avoir pacifié et de ne rien recevoir en retour.

*

Le jour s'étire sur les rayons du soleil gambadant à travers les prairies. L'herbe pousse à ce moment même où je vous parle de sa fascination pour le vert électrique. Il y a peu de renoncement quand les brins d'herbe se mettent à croître, les fascicules des nuages sortent des archives, où l'hiver les a classés, et ondulent enfin libres sur un horizon jusqu'à là incomplet.

Ne manque-t-il pas la masse de feuillage rendant les silhouettes des peupliers pleines et reconnaissables ?

Les bourgeons, disent les uns. Les bourgeons, disent les autres – ceux qui ont vu au bout des branches ces signes indélébiles d'une nouvelle saison. On se trompe si on veut que ça éclate d'un coup. Il reste cette attente hypnotique de premières feuilles, qui sortent de la chair avec un fracas d'une chose inouïe. Nous ne connaissons pas leur but, nous témoignons seulement de cet élan qui submerge soudainement la nature et engendre le frissonnement secret, un sursaut pour la nouvelle vie. Les rayons portent le message indépendamment de notre désir de voir, ils portent en eux une grande ténacité, une vocation à disperser l'énergie, à composer des énigmes du printemps.

Les bourgeons, les boutons, les pouces, toutes ces formes en gestation, ne sont-ils pas une source de dispersion ? Le soleil donne à tous une égale liberté.

*

Les pas dans le couloir ne s'arrêtent pas devant ma porte. Il n'y a aucune chance que tu viennes. Tu ne viendras plus. La porte épouse le vide, ta non présence fatale, son ricochet dans les jours de printemps, dont l'avancée ensevelit les souvenirs. Ton corps était plein de chaleur précoce, il la portait fièrement jusqu'au dernier moment, jusqu'à la séparation brusque et brutale.

J'ai appris à t'aimer, furieusement, tu étais pour moi le commencement. Quelle soumission !

Ton corps était supérieur à toute autre réalité. Mon adoration ne connaissait pas de limites ; une liturgie nouvelle occupait mes journées – prier ta chair, assister à sa transsubstantiation. Mais j'ai bu le jour amer, le jour où ton corps cessa de m'aimer. Jour assassin ! Ce jour m'empoigna plusieurs fois me laissant me vider de mon sang.

*

La soirée a débuté par une déflagration soudaine de ton regard. Le son s'est propagé parmi les meubles et les artères. Sidérant. Je n'étais pas prête.

J'entends encore cet éblouissant accord – tes paupières se sont mues. Captives des stridences qui se décharnaient le long du couchant. Une mélodie reprise par la guitare électrique recoud le ciel après son ultime éclatement, la bouche se resserre autour de ce jaillissement – les voyelles sont antérieures et remodelent le paysage de cette chambre désertée. La table tient sur les quatre pieds au milieu. Je suis debout, encore non morcelée, bientôt défaite. Tu sembles parti pour toujours.

*

La journée se dépouille de sa lumière, et je ne vois aucune issue après notre conversation. Il a plu. Ta voix est partie. Sans laisser de traces. Dans le vide, elle s'est faite vide, et j'ai raccroché avant même qu'elle ne s'abîme.

J'ai parié que la journée reste inoubliable. Entre-temps, l'effacement se fait du côté de la fenêtre, par laquelle je voudrais voir, mais qui reste suspendue dans la brume. Expliquer cette accumulation de la matière et des mots qui la crible ! Tu les as tous dits tout à l'heure avec une volonté de ne pas nuire, mais aussi de ne pas aimer. Je pourrais essayer d'entendre autre chose, autre chose moins blessante, mais je ne prétends plus de vivre de tes paroles. Le temps a changé. J'allège mon ouïe des phrases qui ne seraient pas vraies, qui ne viendraient pas de la poésie.

*

L'après-midi ensoleillée et glaciale ; il est difficile de comprendre sa trajectoire. Dans la ville, même le vent obéit à l'agencement des immeubles. Nous nous promenons dans leur ombre, à la poursuite de la lumière. Le rythme se resserre – au bout de la rue, je pourrais te rencontrer encore vivant, avant que tu ne brises mon cœur. Une lente perforation. Peu importe qu'il se vide de son sang ; j'attends un sang nouveau.

Je ne saurai pas trop te reconnaître, la ville t'a pris en otage, ta complexion témoigne de ce changement. Pâle, tu te demandes où sont passés les oiseaux. Ils tournoyaient au-dessus des toits. Accroît ta liberté, à chaque aile se sauvant dans le ciel. Ils se sont émancipés de leur disparition, tu voudrais les précéder, mais tu ne sais pas quelle rue prendre.

*

Remaniement de son histoire. Il n'est plus si désiré, la pluie force certains traits que j'aurais oubliés. Les arbres se couvrent de jeunes feuilles, renient l'austérité. Il se découvre nu, fouetté d'averses qui arrivent avec violence jusqu'à sa maison.

Les femmes viennent pour l'aimer, il s'adonne à ce furtif plaisir de les voir agenouillées sur le seuil de sa chambre. Elles demandent à être caressées et il leur répond par un regard plein de mépris, il refuse de céder à leur désir. Il pleut, cela le déconcerte. Les gouttes coulent sur la vitre, la traversent de haut en bas, il aurait tout donné pour se libérer de son ennui.

*

L'errance de l'adolescent au moment où il faut ressentir l'émoi. Nous avons vécu cela certainement une fois, le resserrement, la tristesse de printemps. Cela vient à l'insu de premiers éclatements, la violence à laquelle s'emploient les bourgeons pourrait aisément bouleverser. Cela ne ressemble à aucune habitude, pourtant la même sidération se produit tous les ans : la sève écarte les veines, les feuilles naissent dans un cri vert aux sonorités crues. L'adolescent ne semble jamais prêt quand cela arrive. Renaître lui paraît être un acte obscur qui implique la terre, le ciel et sa chair. C'est alors qu'il s'épuise à rester éveillé ; si à tout hasard un chant de merle jaillit et incurve l'air, il se pourrait qu'il trouve la juste attitude, soudain il ressent ce que veut dire aimer.

*

Les toits se superposaient devant lui. Sur la terrasse, le parasol manquait pour l'abriter devant le soleil, qui avançait sur le ciel comme on avance sur une route depuis longtemps connue d'avance. La direction a été tracée avec précision le long de l'après-midi, d'autres directions semblaient impossibles, on pensait aux bêtes qui cherchaient à se dissimuler dans les bois ou aux oiseaux qui refusaient de se faire enrouler dans la procession des séraphins. Un calme inoubliable régnait dans ce coin perdu, on saluait la prévisibilité du beau temps, décidée de nous satisfaire depuis deux ou trois jours. Quelle vue ! Dans les jardinières se renouvelaient les promesses - des fleurs jaunes qui n'étaient pas primevères, mais d'une espèce rare, tendaient les cous vers le midi, sûrement intimidées par sa présence. Il se réconciliait avec la lumière qui coulait du ciel laiteux et caillait dans ses yeux.

*

La capacité de consacrer les heures sur un autel qui se remplit des fleurs fraîchement écloses, les lilas jettent leur parfum dans la rue comme par mégarde, demandent cruellement à être dispensés de vaines festivités. Mais l'appel est incessant, la saison se prosterne par le beau temps devant les allers et venues des nuages – leur fuite s'avère allégée par l'indécision du vent, qui circule dans les cimes et se soucie peu de l'altitude. Les branches offrent des poignées de jeunes feuilles, encore fripées. Pour combien de temps le vert restera cru ? Vive adresse à l'égard des sens, tourmentés par le surcroît de fraîcheur. Nous pouvons encore espérer, dans la fulgurance, la vie se régénère, avec aveuglement et violence, elle bouleverse ce qui fut notre épuisement.

*

Il est loin maintenant, son insouciance ne m'atteint pas. Dans son quartier les noyers se sont revêtus à nouveau de feuilles, il marche sûrement rêveur dans la rue qui respire le printemps comme il y a un an, le temps est aussi clair. J'invente sa silhouette. Dans son salon minuscule, il allume la cigarette, son poème, il l'écrit à l'aube, le déchire au crépuscule, il en brûle les fragments avec le briquet, la nuit, il en recompose des mots interdits, dans l'insomnie, il compte les vers brûlés, il attise le feu des métaphores.

Je l'ai vu en offrir des bouts aux passants. Il a toujours voulu se donner, il a toujours voulu aimer.

Sa constitution lui a permis de s'affranchir de la folie, à quelques reprises seulement, il a été trouvé en délire, conversant avec les étoiles.

*

Dans l'air, pollen de ton cœur. Aimer. Aimer encore plus. Ton cœur s'est ouvert ce matin, le sais-tu ? As-tu ressenti quelque chose ?

*

Les barques partent et les avions continuent leur course sur le ciel qui ne décide pas de son étendue, lignes blanches sur le bleu véridique. Je voudrais aussi naître du refus des bornes, de l'ignorance des limites, dans une belle journée qu'est aujourd'hui. Je ne pense pas mourir un jour, seulement disparaître sur l'une de ces barques, à l'insu de ma faiblesse, aller cueillir des aurores boréales. Là-bas, la neige et la glace couvrent tout, il n'y a pas de quoi s'inquiéter, m'a dit-on. Les barques partent et ne reviennent qu'à la douce saison, chargées de fruits et de feuilles. L'eau qui les porte s'est régénéré de sa propre volonté sur les écueils de notre angoisse. Je voudrais aussi naître du refus !

*

La haute résolution, un peu de courage pour venir jusqu'à ici, les fleuves se rencontrent, nos chemins se séparent. J'ai obtenu la permission de ne pas désespérer, les jours se rallongent maintenant et la végétation pullule ; prévoir l'amour veut dire à nouveau sombrer dans le désastre. Nous ne sommes pas libres ni dévoués, la pensée du renouveau nous préoccupe moins que celle de l'existence vaine. J'ai vu une aube sans assistance, blanche comme un linceul, muette, fascinante. Son souvenir coïncide avec ton abandon. Je suis transparente, presque sans volonté ; ici, je me replie et reprends, ici, je suis seule.

*

Nous avons essayé de refaire la ville, de la recommencer de l'autre bout, de celui que nous avons pensé oublié et reclus. Nous avons mené de gros travaux de terrassement, les rues se désolaient de tant de tracas. Seul l'oiseau a pu garder l'espoir. La ville Nouvelle a surgi comme ensorcelée au milieu des décombres de printemps – les primevères fanaient déjà, les lilas suaient d'une odeur entêtante, les tulipes relâchaient les pétales, le pollen volait et troublait l'air.

*

Aujourd'hui, une nouvelle de toi m'est parvenue par hasard. Ton meilleur ami m'a dit que tu allais bien, faisant serment qu'il t'en voulait de m'avoir quittée. J'ai haussé les épaules et souri, sans soulagement. Je me rends compte à quel point je t'aime encore.

Au fond du paysage, on ne distingue pas de collines, mais un lac, très étroit, large juste pour mon corps. Je ne me noie pas aujourd'hui, je survis à la séparation ; tous les jours, je reviens au bord de ce lac pour me rappeler que l'eau est aussi un élément compatissant. Avoir l'eau pour tombe ne m'effraie pas, je juge qu'elle n'est pas sans espoir.

*

L'amour capital sur le déclin des bourgeons. Ne serait-il plus judicieux d'écouter les suppliques des arbres, à nouveau verdoyants, à nouveau chargés de chlorophylle, à nouveau enchaînés à la terre. Un léger mal de tête, la lumière traverse le feuillage encore trop cru. Aimer n'est plus un éclatement, plutôt fortification des ramures et affermissement des cellules vivantes.

La charge en est répartie sur les deux épaules, meurtries par la ténacité du temps ; il s'agrippe à la peau, catalyse la photosynthèse du regard, qui n'est que la verdure sauvage frôlée par le feu, regard luttant, ne se rendant pas, scrutant la possibilité d'aimer encore.

*

Le premier mai, le jour des amoureux – cela me vient à l'esprit, comme une salve des feux de toutes couleurs que je rate cette année parce qu'un empêchement m'a retenu ailleurs et j'arrive seulement lorsque les feux sont éteints. Cette année, la fête ne me concerne pas, je reste hors de l'agitation, mon cœur s'est cabré à cause de l'injustice qui lui avait été faite. Il s'est allégé brutalement après tes aveux. Quelle coïncidence ! Tu ne te trouvais plus en mesure d'honorer tes promesses, et moi, je n'exigeais pas leur exécution. Je te savais faible, mais ne m'attendais pas à ta renonciation totale. On se pardonne, mais ne s'aime pas davantage. On s'oublie. Le premier mai, quel autre jour pour se maudire ?

*

Il est parti sans préavis. Soudainement adieu. La chambre se dépeuple, la maison s'efface, la maison, dont l'adresse ne s'oublie pas, mais ne désigne plus qu'une porte fermée et quelques briques çà et là. Dans son absence, on a creusé dans le mur et goudronné le couloir, désormais s'élançant vers les champs. Sa trace y est figée inévitablement, dans le bitume, je lis son empressement de quitter ce que le retenait le plus.

*

Encore ces marronniers – en fleurs ; l'avancée du printemps et de ses rejetons a coupé court à mon indécision. Ces marronniers n'ont pas choisi de fleurir sous mes fenêtres seulement parce que j'étais trop triste. Il y a toujours quelque chose d'incompréhensible lié à l'acte de périr. Je marche sur un lit de fleurs blanches minuscules, cela ne crisse même pas. Un sentiment du déjà vu, mais très vague. Ces fleurs ne ressuscitent pas, comme moi, je ne reviens pas sur mes pas. La journée se dénude, j'attends une résolution qui ne vient pas.

*

Nous avons touché ce qu'il ne fallait pas, dans le ciel une empreinte reste à l'endroit où le doigt a transpercé l'air. Nous ne pouvons pas compter sur les jours qui suivent, ils sont tout simplement à recommencer, mais sans précipitation.

Nous avons touché ce qu'il ne fallait pas, et désormais l'ordre des choses semble renversé, nous lisons partout la notice du néant, effacée en partie par notre agissement, en partie délavée par des larmes, celles que nous avons consignées hier, lorsque le ciel était en feu. Il est difficile de se remémorer chaque geste qui a mené à cet état que nous nommons légèreté, pas trop sûrs de pouvoir porter le juste poids des choses.

*

Le champ de colza éparpille la couleur jaune dans une odeur qui soulève le cœur, un jaune sauvage et radical provoque le froissement des pupilles ; avec le bleu des fleurs qui appellent l'orage, quelque chose de très peu soupçonné se meut au fond de la rétine. Le ciel est changeant mais pas inconnu ; sans traces, sans bornes, il accourt de loin.

Pour un instant, la terre tourne à ralenti, et nous glissons dans l'herbe comme dans une couche qui nous a attendus plusieurs saisons ; sa tendresse est mémorable, sa patience sans limites, sa prévoyance œuvre pour notre sommeil. Les prairies se sont soulevées, le vent répand le pollen sur nos mains, sur leur étendue. Nous marchons longtemps, la verdure nous emporte loin, son amitié s'offre lorsque nous déliions le pas.

*

Dans la chambre d'inaccessible orage, je range les vêtements de saison, nettoie la poussière et fais le lit de ronces. Ma mère m'a coupé les cheveux, et je ne sais pas où les mettre, ni à qui les donner. Demain, j'irai au marché acheter les fruits et légumes, une poignée de mots rares et un bouquet de pivoines. La maison sera différente. Demain, j'irai par la ville, et ralentirai le pas à chaque carrefour où tu seras absent ; cette lente disparition n'est drame pour personne, seulement moi, je me retourne encore. Demain, j'écrirai un poème qui ne te pleurera pas, il sera libre de toute douleur.